



bd

LA BALADE
DES GENS VERTUEUX

TENDRE Voilà une BD qui se srotte comme un pastis à l'heure de l'apéro. On attendait avec impatience la suite des aventures au quotidien de Philippe, chômeur quinquagénaire devenu coiffeur de train. La félicité est au rendez-vous et l'on verse quelques larmes de bonheur à la lecture de cette douce et fine chronique sociale et familiale. Philippe tient désormais boutique de livres et de pinard dans un bled viticole du sud de l'Hexagone. Il partage son temps entre son négoce, des parties de pêche littéraire avec ses attachants copains et son nouvel et jeune amour de Camille. Les petits bonheurs succèdent aux petits malheurs, les rognés et les tracas ne survivent pas à la vérité et à l'humour dans cette typique comédie à la française. Un autre Ricard s'il vous plaît!

S.J

> Durieux/Gibrat, *Les gens honnêtes*, tome 3, Aire Libre.

MAGGY LA DÉBROUILLE

VIVIFIANT Lewis Trondheim est de tous les bons coups. Ce diable d'auteur, capable de passer d'un univers à un autre à l'égal du regretté Giraud/Moebius, n'a qu'un défaut: il déteste les journalistes. Pardonnons-lui sans rancune ce manque de goût. Avec son compère Oiry, le bonhomme signe le scénario du premier tome d'une série qui devrait prendre racine. Maggy Garrison, dont le physique n'est pas le principal atout, en a marre de vivre. Elle trouve enfin du boulot auprès d'un détective aussi dépassé qu'alcool. Devant tant d'inertie, l'apprentie privée prend les choses en main, en commençant par piquer les clopes de son nullard de patron. La voici embarquée dans les sombres rues de Londres à la recherche de quelques billets à grappiller. Il y a du *Nestor Burma* et du *Jérôme K. Jérôme Bloche* dans cette héroïne qui ne crache pas dans sa Pale Ale. Rafranchissant. S.J

> Trondheim/Oiry, *Maggy Garrison*, tome 1, Dupuis.

Claudine Gaetzi, broder le vide

Portrait. Le Prix de poésie C. F. Ramuz 2013 sera remis ce soir à la poétesse neuchâteloise pour son recueil «Rien qui se dise». Une suite de petites proses tissées en silence par une femme discrète.

THIERRY RABOUD

P

Pour Claudine Gaetzi le poème est un paradoxe. Ses textes entrouvrent les sanctuaires de l'être, cartographient l'intime, mais leur auteur semble rétive à les offrir au lecteur inconnu. Et lorsqu'on lui demande quelle fut sa réaction à sa nomination pour le Prix de poésie 2013 de la Fondation C. F. Ramuz qui sera remis ce soir à Pully, la réponse étonne à peine, où se mêlent curiosité d'être lue et crainte d'être mise à nu, «une stupéfaction muette».

Les mots, pourtant, ne lui manquent pas dans les petites proses de *Rien qui se dise*, le recueil primé par le jury du concours. Soixante et une perles poétiques précises, comme glissées sur le fil des jours. Elles forment un collier de misère qui cerne le vide pour mieux y puiser du sens. Ses textes rythmés au quotidien paraissent rassembler la gerbe des «mots empruntés», récoltés à des sources secrètes qu'on brûlerait de connaître. La poétesse se refuse pourtant à ne citer aucun auteur, de peur d'en oublier d'autres. «J'aime l'intertextualité, les emprunts à des choses très diverses. J'apprécie notamment la littérature traduite, même mal traduite! Par exemple la littérature japonaise, où le décalage étrange qu'induit la traduction me plaît beaucoup», note la jeune quinquagénaire.

On n'en saura pas beaucoup plus, et lorsqu'il s'agit d'évoquer le soi, ce drôle de moteur de l'écriture, Claudine Gaetzi se fait farouchement taciturne. Dans son grand regard patient, l'on tente alors d'apercevoir les mondes intérieurs qui forment le terreau de cette prose finement manufacturée. Rien n'y fait, la poétesse paraît moins redouter les silences que leur fracas lorsqu'ils se brisent. Eternité de l'instant. Tout juste si, de sa voix de secrets murmurés, elle avoue l'écriture comme un geste cathartique qui l'accompagne depuis son enfance neuchâteloise, à Cressier.

Écriture du mystère

Plutôt que la plume, ce sont pourtant les pinceaux qui ont eu ses faveurs à l'heure des choix adolescents, et sa formation artistique la mènera de Neuchâtel à Bruxelles pour s'achever à Lausanne. Illustration, décors de théâtre et travaux personnels: l'artiste mélange les tech-



Claudine Gaetzi chez elle à Orbe, où elle travaille sa prose soignée et précise. THOMAS DELLEY

niques et les supports pendant deux décennies, avant que le geste créateur ne perde peu à peu de son évidence. Les mots s'imposent alors à Claudine Gaetzi et replongent cette mère de trois grands enfants dans un parcours universitaire, qu'elle vient de mener à terme. «Je n'ai pas fait ce master en français pour apprendre à écrire, sourit la discrète poétesse. Bien plutôt pour me confronter à d'autres textes, à d'autres œuvres.»

Ses mots semblent récoltés à des sources qu'on aimerait connaître

En marge de ses mandats dans l'édition scientifique de textes littéraires, l'écriture continue de combler les vides, en toute discrétion. A Orbe où elle vit, le manuscrit de *Rien qui se dise* est préparé en un été, comme un défi. Son mari et ses enfants n'en sauront rien, eux qui découvriront l'ouvrage une fois imprimé. «Je ne fais pas relire mes textes à mes proches. J'aime ce côté mystérieux, crypté, de l'écriture, où

les métaphores peuvent fabriquer des réalités qui n'existent que dans le langage, en dehors de la vie. Je peux y explorer les frontières entre réel et fantastique.»

Tisser le sens

Chez elle, l'écriture se couche sur le papier sans planification préalable. «Duras disait: «J'écris pour savoir ce que je sais.» Je m'y retrouve, écrivant pour ma part en réfléchissant très peu, avec simplement quelques thèmes.»

Mais l'écriture ne naît pas de rien, elle est chez Claudine Gaetzi ce métier à tisser les écheveaux du sens récoltés «par les trous du langage». «Mon idée de base, c'était la broderie, que je voulais réaliser sur du papier. On passe d'un côté à l'autre de la feuille avec le fil, travaillant des structures préexistantes. L'idée me plaisait beaucoup, mais la broderie était trop lente, alors je me suis mise à la broderie par écrit!» Rires. Enfin. Et le paradoxe de l'écriture poétique de s'éclairer, comme un tissu superbement décoré, travaillé, mais dont la vraie nécessité se trouverait au revers, «sous la surface des choses». I

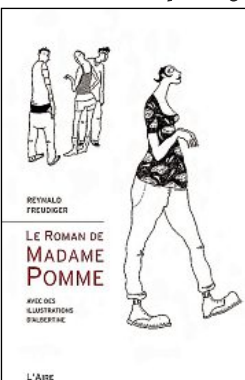
Extrait

«Jours et jours de voix mourante, ne pas sauter de ligne, ne pas sauter la ligne. Ligne après ligne, mes discours sont composés de mots empruntés. Grappillages. Récoltes. Regains. Rengaines. Faire des lignes, sans mesure, sans composition. Dessiner en noir les figures du langage. Ne pas compter les syllabes. Replier les images comme des paupières mortes. Négliger mes outils. Perdre la main. Lignes noires. Sillons noirs au creux de mes paumes. Signes noirs. Dans l'atelier, le ciel obscur se reflète sur les carreaux des fenêtres. Chacun sait sauf moi. Vivre. Le poids des objets du quotidien ne change pas. Le poids des sentiments varie.»

> «Signes noirs», extrait de *Rien qui se dise*, Ed. Empreintes, 70 pp.

un faux roman

Un prof aux pommes



Reynald Freudiger est un enseignant vaudois qui concède «la sottise prétention d'être écrivain», comme il aime à l'écrire, mal planqué derrière les traits de Madame Pomme, le personnage de son faux roman. En fait de prétention, la sienne est loin d'être sottise, et lui-même, loin d'être une pomme, se paye sa propre poire avec un talent consommé. Car de l'autodérision, il en faut pour être prof de français et d'histoire comme Madame Pomme et Monsieur Freudiger. Surtout lorsqu'il s'agit de défendre Chrétien de Troyes face à une classe dont la propension à bâiller à gorge déployée vaut bien celle à répondre benoîtement à des questions d'une acuité évidemment supérieure.

Le Roman de Madame Pomme, à la drôlerie soulignée par le trait faussement ingénu des illustrations d'Albertine, assemble de brèves saynètes. Celles-ci se lisent comme un hommage au donquichottisme moderne dont sont animés ces courageux enseignants, défenseurs des causes désespérées (l'édification de la conscience littéraire et historique face à la bêtise congénitale n'en est pas la moindre). Une lecture qu'il serait salutaire d'imposer à chaque bachelier, mais aussi à leurs parents et à leurs chers professeurs. TR

> Reynald Freudiger, *Le Roman de Madame Pomme*, Ed. L'Aire, 101 pp.

un livre illustré

Les chaussures en obsession



Pour le plus grand bonheur de l'industrie du cuir et de la mode, les femmes qui aiment de façon souvent très déraisonnable les chaussures (ne parlons même pas des sacs à main) ne sont pas rares. Les Editions Favre publient un livre sur cet accessoire cristallisant de nombreux fantasmes, *De l'escarpin au stiletto*. Rédigé par Emilienne Angle, qui tient un magasin de chaussures à Lausanne, et François

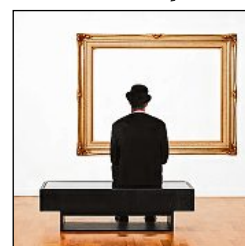
Bernaschina, relieur et docteur en psychologie, cet ouvrage retrace l'histoire de la chaussure, de la peau de bête sanglée autour du pied aux talons vertigineux et à l'architecture parfois délirante que l'on peut observer aujourd'hui.

Par des chapitres courts, bien structurés et complétés par des citations, les auteurs dissèquent ces objets sur lesquels les femmes se perchent. Etapes de fabrication, contextes politiques influant sur les formes et la hauteur des talons, impact de la publicité, des comics américains ou du cinéma, les thématiques abordées sont vastes et intéressantes. Sans oublier un important volet consacré à l'image. Avec des «bijoux» de Pierre Hardy, Sergio Rossi ou Manolo Blahnik... AL

> Emilienne Angle, François Bernaschina, *De l'escarpin au stiletto*, Ed. Favre, 161 pp.

un cycle de conférences

La philo à la rescousse de l'art



Pour fêter son siècle et quart, l'Université de Fribourg ouvre ses portes afin de «Partager les savoirs». Ainsi, le département de philosophie propose un programme de quatre jours où l'œuvre d'art, d'ateliers pour enfants en conférences tout public, sera placée sous le regard des penseurs et philosophes. Sous l'égide du professeur Jean-Claude Wolf, la philosophie de l'art sera appelée «à la rescousse» pour répondre à la perplexité légitime de l'amateur d'art toujours prompt à s'exclamer: «Ils ne savent plus quoi inventer!»

Mercredi, un atelier pour enfants posera la question amusante du beau, alors qu'une balade au jardin botanique sera l'occasion de réfléchir sur les rapports fascinants entre art et nature. Jeudi, la musique et sa puissance émotionnelle seront au centre d'une réflexion agrémentée d'extraits joués en direct, avant que la conférence du soir ne s'attache à interroger les rapports entre photographie et temporalité. A noter encore samedi une «Visite guidée philosophique» au MAHF, ainsi que «Bien!», une pièce proposée par le Théâtre de la Cité, qui réinterprétera la *République* de Platon et conclura de belle manière ce séduisant programme. TR

> **La philosophie de l'art à la rescousse**, du mercredi 9 au samedi 12 avril, divers lieux, Fribourg. Infos et programme complet sur www.unifr.ch/philo